

Le cas de Madame Nicole : entre introjection et symbole par Maryse Maligne, enseignante-chercheuse en psychopathologie

Les agressions auxquelles Madame Nicole a été confrontée tout au long de sa vie sont une illustration fulgurante des phénomènes de répétition.

La dissociation traumatique, consécutive au drame vécu, peut fournir en partie un début d'explication, en partie seulement car nous ne pensons pas que l'histoire personnelle du sujet soit la seule cause possible du traumatisme. Dans cet article nous soulignerons l'importance "*de la collectivité de l'intérieur*"¹ telle qu'avait l'habitude d'en parler Carl Gustav Jung.

Kant, dans sa *Critique de la raison pure*, précisait d'ores et déjà que nous ne pouvons connaître que les phénomènes, jamais les nômènes. De fait, lorsque nous cherchons à approcher la réalité, quelque chose se produit sous forme d'image. Si la *Critique de la raison pure* est une oeuvre importante, c'est qu'elle limite la capacité de la raison.

Quelle influence notre inconscient collectif a-t-il sur notre développement personnel ? Si cette question semble impossible à trancher, nous pouvons néanmoins en préciser le sens.

Cet article prend sa source dans un entretien relaté sous forme d'échange et d'analyse clinique.

Madame Nicole est une victime d'agression sexuelle, thème qu'il est important de prendre en compte tant **les chiffres sont édifiants**². **Plus de 45 800 témoignages ont été reçus et enregistrés de mars 1986 à mars 2013** par SOS Viols Femmes Informations (numéro vert 0 800 05 95 95). Concernant les appels relatifs à des viols de mineurs, l'agresseur est un proche dans 80% des cas. **93,6% des victimes** qui ont contacté le numéro vert **sont des femmes et des jeunes filles**. 15% des viols sont perpétrés avec des coups ou sous la menace d'une arme. 35% des viols sont commis au domicile de la victime ou de l'agresseur, 15% des appels pour viols sont relatifs à des viols conjugaux. Dans 62,7% des situations, les agressions relatées par les victimes ont eu lieu quand elles étaient mineures. **50% des victimes ont été agressées avant l'âge de 15 ans**. Il y a 10 fois plus de filles que de garçons. L'agresseur était le plus souvent un membre de l'entourage intra ou para-familial. 92,5% des agresseurs étaient majeurs, 7,5% étaient mineurs.

Je précise que **les abus peuvent-être d'ordre visuel, physique et psychologique**. Ainsi des paroles inappropriées ou des images non conformes peuvent représenter un manquement au respect du statut de l'enfant. Dans les cas les plus graves, il s'agit de pénétration, dans les cas les moins graves de baisers forcés. Mais tout contact inopportun peut avoir de graves conséquences sur le psychisme de l'individu.

Rencontres avec Madame Nicole

Lorsque je rencontre madame Nicole pour la première fois, je suis étonnée, voire subjuguée par son sourire et son apparente décontraction. Lorsque nous avons échangé par téléphone, elle m'a précisé que son enfance avait tout d'une incroyable tragédie et, que si je décidais d'écrire son histoire, il était peu probable que mes lecteurs accepteraient de la croire. Elle sait que je suis écrivain mais ignore que mon travail de recherche m'incite à rédiger quelques articles. Elle se dit étonnée, flattée par l'intérêt que je lui porte mais, bien sûr, refuse que je révèle sa véritable identité. Nous convenons que son anonymat sera respecté et que je lui ferai part de mon analyse au fur et à mesure de nos

1 Martine Buthaud-Sandor, "Au-delà du bien et du mal: la réalité de l'ombre et la destructivité", *Cahiers jungiens de psychanalyse*, 2004/4 (n° 112).

2 Collectif Féministe Contre le Viol, campagne de communication, janvier 2014.

échanges.

Madame Nicole est une personne âgée qui réside avec son majordome dans une immense demeure des années 30. La maison est constituée d'une multitude de pièces magnifiquement décorées. Toutes ont une fonction particulière. Je note qu'il y a six chambres de couleurs différentes avec chacune une salle de bain privée.

Elle me demande quelle est ma couleur préférée et je lui réponds: rouge. Elle semble surprise mais murmure qu'après tout, pour une auteure de polars, cela correspond à une certaine logique. Je me dis qu'elle pense sans doute à un corps ensanglanté et un long frisson me parcourt le corps.

Je rassemble mes affaires à la hâte et m'empresse de la suivre jusqu'à la véranda où un fauteuil confortable attend que je m'y installe. Vêtue d'une longue robe blanche, à demi allongée sur un canapé, elle vapote et se relève légèrement pour me servir un café. La pluie frappe les larges carreaux, j'ai les pieds trempés mais cela n'a aucune importance tant j'ai hâte d'entendre son histoire.

D'emblée, elle se décrit comme une survivante. En effet, elle a échappé à plusieurs tentatives d'enlèvement et elle ne comprend pas comment, avec tout ce qui lui est arrivé, elle soit toujours en vie.

- Je ne sais pas si j'ai usé de chance ou de malchance. Chance parce que je suis toujours en vie, malchance parce que j'ai fait de mauvaises rencontres qui ont marqué mon devenir. Du sucre dans votre café ?

Déjà une question me taraude : Pourquoi elle ? Pourquoi elle et pas moi ? Pourquoi a t-elle fait de mauvaises rencontres ?

Madame Nicole a grandi dans une famille aisée. Ses parents, des médecins réputés, s'occupaient peu de leurs enfants et abandonnaient à leur gouvernante le soin de s'occuper de leur éducation. Cette femme qui était engluée dans ses propres problèmes, ne leur accordait que peu d'intérêt.

Madame Nicole ne se souvient pas d'avoir jamais été touchée par sa mère. Quant à son père, il est décédé alors qu'elle n'avait que 15 ans.

- Mais je ne manquais de rien ! ajoute t-elle.

Je comprends. Elle avait son lot de glucides et de lipides pour que son organisme fonctionne.

Enfant, elle présentait un profil fragile. Petite fille joyeuse, souriante mais terriblement angoissée.

Très tôt, elle s'était retrouvée en échec scolaire et son surpoids ainsi qu'un léger bégaiement avaient accentué son manque de confiance déjà prégnant.

A cet instant, je ne peux m'empêcher de penser que d'un point de vue psychique, tout était bien en place pour que se produisent quelques catastrophes. Bref, la vie de madame Nicole était mal partie.

Elle n'avait que six ans lorsqu'elle fut victime d'agression sexuelle pour la première fois.

Un jeune homme d'une vingtaine d'année l'attendait à la sortie du catéchisme. Elle le connaissait, c'était le fils d'un ami de son père. Elle parle de lui comme d'un géant qu'elle admirait mais aussi redoutait.

Je lui dis qu'il ne faut pas sous-estimer l'impression que fait l'adulte sur le petit être dépendant car elle est plus puissante que ce que nous pouvons imaginer. Je lui raconte que lorsque j'étais enfant, j'avais un instituteur qui m'impressionnait au point que, dans mes rêves, il était mon sauveur et mon héros. Lorsque vingt ans plus tard, je l'ai revu lors d'une conférence, quelle ne fut pas ma surprise de découvrir un petit homme poilu, un descendant de Néandertal, resté bloqué à l'ère glaciaire.

Madame Nicole éclate d'un rire franc et sincère. Je bois un gorgée de mon café, il est froid, tant pis. Son front se plisse et elle poursuit :

Le jeune homme qui se nommait Jean l'a prise rapidement sous sa coupe pour la soumettre à une obéissance contrainte et absolue en échange de bonbons.

Allongée dans l'herbe ou dans une grange, elle restait sous lui pendant de longues minutes qui semblaient durer des heures. Elle sentait son poids, percevait son odeur. Pourquoi acceptait-elle cette soumission ? Elle savait que c'était mal et lui suppliait d'arrêter mais il parvenait toujours à

trouver les mots pour la convaincre. Parfois, il lui disait qu'il cesserait quand elle aurait compté 50 fois jusqu'à 20. Elle ne ressentait rien, rien d'autre que le liquide chaud et gluant qui coulait sur son ventre.

J'explique alors à madame Nicole qu'elle était sans doute victime de dissociation traumatique. En effet, comment accepter la réalité du piège qui venait de se refermer sur elle? Tel un lapin pris dans la lumière des phares, elle devait à tout prix trouver une issue et l'anesthésie émotionnelle que provoquait la dissociation traumatique en était une. Cet état lui permettait de vivre l'événement comme étranger à elle-même, de devenir une spectatrice au premier rang d'un drame qui se déroulait.

- En avez-vous parlé à quelqu'un ?

- Oui, à une copine, à peine plus âgée que moi. A présent, j'ai conscience de lui avoir dit cela sur un ton banal, presque en plaisantant (elle rit) comme si cela n'avait pas d'importance. Son visage s'est assombri et j'ai compris qu'il ne s'agissait pas de n'importe quoi. Je lui ai dit de se cacher dans la grange où Jean avait l'habitude de m'amener et elle l'a fait. Elle a vu ce qui se passait mais ensuite, nous n'en n'avons plus jamais parlé. Je crois que ces images l'avaient presque autant traumatisée que moi.

Elle me précise qu'après cet événement, Jean était parti en pensionnat et son calvaire s'était arrêté subitement.

- On peut faire une pause, Madame, si vous voulez.

- Non, non, et appelez-moi Anna, voulez-vous ?

Plus tard, alors qu'elle n'avait que sept ans, madame Nicole croisa de nouveau le chemin d'un prédateur. Alors qu'elle plaisantait avec une copine, son regard pénétra celui d'un homme qui lui dit de but en blanc : "Toi, un jour j'aurai ta peau !" Elle ne raconta rien à personne, elle resta figée sans être en mesure de poser des mots sur cette violence pressentie. Mais lui la surveillait, il la guettait, sans même qu'elle ne s'en aperçoive. Un jour, alors qu'elle allait rejoindre des amis au bord d'un étang, situé tout près de sa maison, elle dut traverser un petit bois. Il la suivit. Comme il marchait derrière elle, elle accéléra le pas puis se mit à courir. Elle savait qu'il la pouchassait mais ne se retourna pas une seule fois. A bout de souffle, elle retrouva ses amies. L'une d'entre elles avait un grand frère qui possédait un vélo. Elle grimpa sur le porte-bagage et il la raccompagna. Elle ne vit plus jamais l'homme en question mais son visage resta à jamais gravé dans sa mémoire.

A peine deux ans plus tard, elle pédalait sur une pente abrupte. Elle descendit de la selle pour pousser sa bicyclette jusqu'à ce qu'un véhicule en sens inverse s'arrête à sa hauteur.

Un conducteur qu'elle n'avait jamais vu auparavant l'aborda :

- Tu connais la fille X ?

Elle secoua la tête.

- Non, parce que je la baise. Tu pourrais peut-être la remplacer?

Comme elle poussait son vélo plus vite encore, l'homme repartit puis revint. Cette fois il était de son côté. Sur cette route déserte, il ne passait jamais personne. Sauf, cette fois... une voiture est arrivée. Sans doute a-t-il pris peur car il est reparti. Elle ne le reverra pas, mais là encore, elle n'oubliera jamais son visage. Aujourd'hui encore, elle peut décrire ses moindres traits ainsi que ses expressions.

Elle a souvent pensé qu'elle aurait pu être retrouvée dans un fossé, morte. Un chasseur aurait heurté une de ses chaussures puis, surpris, il se serait avancé dans les fourrés où il aurait retrouvé le cadavre dénudé d'une gamine de 9 ans. La suite d'un point de vue analytique va nous intéresser car désormais, les prédateurs, Anna les repère à 100 mètres.

Le Docteur Muriel Salmona³ explique que les victimes développent une hypersensibilité qui les

3 Muriel Salmona, *Le livre noir des violences sexuelles*, Ed. Dunod, 2013.

figent dans un état d'alerte et de fixation. Ce même regard rencontre inexorablement le regard de l'agresseur et la cible comme une proie potentielle. Sandor Ferenczi⁴ parle "d'introjection de l'agresseur". Celui-ci disparaît en tant que réalité extérieure et devient intrapsychique. Pour Ferenczy, cet état explique la dissociation traumatique puisque l'agression en tant que telle est modelée, transformée, et l'agresseur conserve un visage humain, fréquentable. Nous nous permettons de reprendre le terme d'introjection pour proposer qu'une trace de l'agresseur persiste et que c'est cette trace même qui donne aux victimes leur force sensible, ce qu'on peut qualifier d'antennes. Ce point me semble primordial car il peut expliquer, en partie, les phénomènes de circularité et répondre à l'inlassable question : pourquoi est-ce encore à moi que ça arrive !

Mais l'incident ne s'arrête pas là. Elle raconte l'histoire à sa cousine qui la répète à sa tante qui, elle-même, la rapporte à la mère de madame Nicole... et, rien ne se passe. Pas de discussion, pas de plainte à la police. Rien, à part un silence assourdissant. Elle n'est pas protégée et, malgré son âge, sent qu'elle est vulnérable. Plus tard, on tentera de l'enlever dans une boutique, sous les yeux de sa mère mais là encore, aucune suite ne sera donnée à cet événement.

- Je me suis souvent demandé pourquoi maman n'avait pas réagi, pourquoi elle ne m'avait pas protégée ?

Mais madame Nicole m'apprend qu'elle en a compris les raisons. A la mort de sa mère, il y a une vingtaine d'années. Sa tante lui a alors révélé un secret de famille. La mère de madame Nicole avait elle-même été violée à l'âge de 14 ans. Affaire non réglée, inscrite dans un faux self au sens de Winnicott. La personne est adaptée en surface, quelque chose s'est glacé et ne peut donc être dévoilé. C'est aussi une autre conséquence de ce que Muriel Salmons appelle l'anesthésie émotionnelle et qui peut entraîner une banalisation de la violence que raconte la victime. Ce point est bien sûr à prendre en considération, notamment par l'ensemble des professionnels qui sont amenés à recueillir des témoignages.

Mais l'histoire personnelle de madame Nicole peut-elle tout expliquer?

Car Anna est encore loin de m'avoir tout raconté.

Elle avait tout juste 14 ans lorsque deux intrus tentèrent de forcer la porte de sa maison d'habitation. C'était un dimanche, jour où elle refusait obstinément de suivre ses parents. Heureusement, son frère aîné qui préparait un examen était resté dans sa chambre pour travailler.

Il était environ 15h lorsqu'elle entendit le marteau frapper la lourde porte. Elle descendit l'escalier en courant et ouvrit sans méfiance. Deux hommes la poussèrent brutalement à l'intérieur, la faisant tomber à même le sol. Pendant que l'un d'eux la relevait sans ménagement, elle croisa son regard, sentit son odeur et percuta son intention.

Elle n'appela pas à l'aide, elle resta là, comme hypnotisée. Elle était au garde à vous pour ne pas souffrir, prête à ce que les choses dégénèrent. Mais son frère, lui, était psychiquement présent et il avait tout entendu. Il appela la police et hurla qu'elle allait arriver. Les hommes prirent la fuite. Une fois de plus, elle l'avait échappé belle.

Je sais qu'elle a vécu d'autres histoires du même type mais elle semble épuisée. Je promets de revenir le lendemain en début de soirée.

Sur le chemin qui mène à mon hôtel, je réfléchis. Même si depuis sa première agression, madame Nicole a développé un sixième sens qui la fragilise plus qu'il ne la sauve, cela ne peut suffire à nous éclairer.

J'élimine d'emblée le hasard de ma liste pour me concentrer sur les phénomènes de projection.

Rappelons qu'une projection est un mécanisme de défense qui consiste à percevoir dans le monde extérieur ses propres pulsions. Pour Mélanie Klein, la projection aide à identifier dans le monde

4 Sandor Ferenczi, *Confusion de la langue entre les adultes et les enfants*, Petite Bibliothèque Payot, 2004.

extérieur un objet sur lequel est projeté l'affect destructeur porté en soi. Pour Jung, il s'agit d'un "crochet" ⁵ offert par l'objet, servant à celui qui projette d'y accrocher sa projection comme on suspendrait un manteau à un patère. En ce sens, la projection au sens jungien, serait une manifestation de l'ombre. On peut d'ailleurs être envahi par son ombre, c'est-à-dire par une déferlante qui prend possession du psychisme. Il me semble essentiel de préciser que l'ombre ne peut être pensée en bien ou en mal. Ces notions répondent à des critères moraux. L'ombre est une manifestation de l'inconscient qui marque l'échec du refoulement au sens freudien du terme. C'est-à-dire que ce que l'homme ne veut pas voir, il le rejette en dehors du champ de la conscience.

Je suis impatiente et le temps qui me sépare de mes retrouvailles avec madame Nicole me semble durer une éternité. Le lendemain soir, j'arrive en avance mais elle est déjà là. Elle porte une robe faite de nuit et d'étoiles couleur or, elle ressemble à une déesse égyptienne. Le majordome dépose une bouteille de vin et quelques toasts. Il me gêne, je voudrais qu'il parte. La pluie redouble de violence et frappe les carreaux comme pour nous prévenir de l'intensité de nos futures découvertes. C'est égal.

J'explique à madame Nicole le fruit de mes dernières réflexions et lui parle de l'importance des rêves en série qui ont pour rôle de nous mettre en garde. Un peu comme s'ils venaient frapper à la porte de notre conscience en disant "eh, tu vas m'entendre, oui ou non ?".

- Une sorte de dernière chance avant la possession ?

- Oui, en quelque sorte, dis-je en buvant une gorgée de grand cru.

Elle me raconte alors un rêve qui s'invite régulièrement dans son sommeil. Elle est dans une maison, seule. Tous les volets sont fermés mais elle entend du bruit qui provient de l'extérieur. Des hommes tentent d'entrer. Elle est terrorisée. Elle se réveille avant que la demeure ne soit envahie mais elle est angoissée et a peur. Je lui dis que je connais une personne qui fait le même rêve mais qu'en plus, une main passe sous la porte pour lui saisir la cheville.

Nous pensons que ce que dissimule l'inconscient n'est pas seulement lié à l'inconscient individuel mais aussi à l'inconscient collectif des individus. Carl Gustav Jung définit un inconscient qui n'est pas uniquement constitué de représentations individuelles. Le terme "collectif" chez Jung signifie à la fois la dimension archétypique, intrapsychique et impersonnelle ; il l'appelle aussi parfois "*la collectivité de l'intérieur*" ⁶.

Cette nuit, madame Nicole fait un rêve, elle raconte :

- Je suis dans l'eau, je nage vers les profondeurs. C'est curieux parce que je ne manque pas d'air. Je nage plus profond encore, et là, je vois une cervelle ouverte avec au milieu, le visage d'une criminelle. Je nage encore dans sa direction, je connais ce visage. Elle me salue de la main mais j'ignore si elle me dit bonjour ou au revoir. Je reconnais son expression, c'est ma tête.

Je lui dis alors que l'eau est un symbole extrêmement puissant. Dans l'eau, nous voyons notre ombre, notre esprit prisonnier du passé. Sources de vie et de communication de toutes les anciennes civilisations, les fleuves ont d'importantes significations symboliques, "*leur descente signifie la progression vers l'indifférenciation (l'océan)*" ⁷.

Pour Jung, l'inconscient collectif révèle les archétypes sous une forme atypique telle que les rêves, les mythes, les symboles. Ce sont des matériaux de représentations qui se métamorphosent éternellement mais dont le sens reste toujours le même. L'Ombre est un archétype qui surgit du passé pour se répéter dans l'infini d'un âge immense.

Il ne s'agit pas de se libérer des images collectives mais de tenter de les incorporer à notre personnalité.

⁵ Marie-Louise Von Franz, *Projection et recueillement selon la psychologie de CG Jung*, éditions Entrelacs, 2012.

⁶ Ibid.

⁷ David Fontana, *Le Langage secret des Symboles: leur histoire, leur interprétation*, France Loisir, Paris, 1994.

De façon caricaturale, ce qui est projeté au dehors concerne le déplaisir tandis que ce qui est introjecté se rapporte au plaisir selon les configurations du modèle oral. "Ce qui est bon, j'avale, ce qui est mauvais, je crache" ⁸.

L'écart entre la personnalité et l'ombre peut créer hallucinations et clivages et marque l'entrée dans la pathologie. Madame Nicole se souvient d'un événement :

Elle a dix huit ans, il fait nuit noire. Elle quitte la maison de sa grand-mère en voiture. Elle roule sur une route déserte, elle ralentit pour prendre un virage réputé dangereux. Soudain une femme au corps ensanglanté se jette sur le pare-brise. Le coeur et la gorge serrés, Anna est envahie par l'angoisse. Malgré tout, elle continue de rouler. Le matin, elle se lève de très bonne heure et tente de se renseigner. Personne n'a entendu parler de cette histoire, aucun accident n'a été signalé. Madame Nicole a probablement halluciné. Dix ans plus tard, jour pour jour, elle perdait momentanément l'usage de la marche et était hospitalisée en psychiatrie.

Il ne s'agit pas de se libérer des images collectives mais plutôt de les incorporer à notre personnalité. Ce n'est pas une chose aisée car elles ne correspondent pas à l'idée que nous nous faisons de nous-même. En plongeant dans les profondeurs de son âme, madame Nicole tend à intégrer une partie qui la terrifie et qui pourtant fait partie de son histoire. A propos des archétypes, Jung nous dit la chose suivante: "*Bien qu'ils soient communs à toute l'humanité, chaque individu en fait personnellement l'expérience et les exprime d'une manière qui lui est propre.*"⁹

L'étape qui suit la projection est l'identification projective qui aboutit, dans le développement normal, à la réintrojection de ce qui a été projeté. La construction du sujet nécessite l'apprentissage de l'ambivalence entre l'ombre et la lumière.

Dans *Psychologie du transfert* ¹⁰, Jung pose le problème suivant : "*La question n'est plus "comment puis-je me débarrasser de mon ombre? La question qu'il faut maintenant se poser est celle-ci : comment l'homme peut-il vivre avec son ombre sans qu'il en naisse toute une série de malheurs ?"*"

En tant qu'éducateur comment aider l'autre et faire cet apprentissage ? Une étudiante de 3e année en formation d'éducateur spécialisé en fait ici une expérience ¹¹ :

"Accompagner Clément n'a pas toujours été simple : parfois, très enclin à la discussion ; d'autres fois, dans l'évitement total, allant jusqu'à prendre soin de ne pas croiser mon regard lorsqu'il me voyait au CHRS.

Lors des entretiens où Clément a pu se confier, il arrivait parfois qu'il parle de son envie de disparaître, se disant alors « trop lâche » pour se suicider. Dans ce climat pesant, il m'arrivait alors de tenter de dédramatiser ce moment en utilisant l'humour ou la dérision.

Sachant qu'il aimait l'univers fantastique, j'ai eu l'idée d'utiliser une métaphore pour exprimer ce qu'il disait ressentir face à son addiction à l'alcool. La figure emblématique de Gollum dans *Le Seigneur des anneaux* m'a alors servi d'image pour exprimer ce que Clément pouvait vivre au quotidien. Je lui ai alors expliqué ce que Gollum vivait sous l'emprise de l'anneau de pouvoir : une partie de lui voulait fuir cet objet qui le faisait tant souffrir afin de redevenir maître de son destin ; l'autre partie de lui ne pouvait supporter l'idée d'en être éloigné et préférait mentir pour s'en rapprocher. J'ai expliqué à Clément que la frontière entre ces deux états était mince et que le choix final lui appartenait. Clément a semblé réceptif à cette métaphore qui l'a amusé et fait sourire, événement assez rare pour le souligner.

J'ai choisi, dans cette situation, de ne pas le conforter dans le mal-être dans lequel il s'enfermait. Le risque est que la personne jouisse peu à peu de cette souffrance. D'un naturel enjoué, il n'a pas été difficile pour moi d'introduire des moments d'humour qui ont laissé place à des discussions plus constructives, moins centrées sur son passé douloureux. Paul

⁸ Maryse Maligne, "Posture éducative et thérapeutique à adopter auprès des personnalités limites", *Le Journal des Psychologues*, janvier-février 2014.

⁹ Carl Gustav Jung, *L'Âme et le Soi : Renaissance et individuation*, Albin Michel, 1990.

¹⁰ Albin Michel, 1971.

¹¹ Extrait du Dossier sur les pratiques professionnelles de Juliette Drousseau, ES3.

Fustier dit d'ailleurs à ce propos que « *dire à quelqu'un, par une réflexion humoristique, quelque chose qui le concerne intimement, préserve la liberté de comprendre. L'interlocuteur peut en effet entendre, sur le fonds, ce qui lui est communiqué, s'il est disponible pour ce faire. Mais il n'est pas contraint de comprendre : il est libre de ne retenir que la plaisanterie, ce qui n'est pas sérieux, de trouver l'éducateur drôle ou stupide ; il peut ainsi échapper à la dictature du sens, en « choisissant » qu'il n'y a pas de sens, mais seulement une tentative « pour rire »* »¹². L'humour permet cela, une liberté de l'usager qui permettra d'instaurer la confiance indispensable afin qu'il libère sa parole.

Il me semble qu'instaurer une relation avec un public adulte en difficultés, c'est se confronter à notre propre regard sur ce que nous sommes et ce que nous souhaitons devenir.

Je ne crois pas qu'il soit dangereux de se questionner sur ce point, car certaines situations vécues par les usagers des CHRS peuvent nous renvoyer à notre propre histoire, nous toucher ou nous mettre mal à l'aise".

Cette dernière phrase pose la question de la connaissance de l'ombre. Celui qui a conscience de ses effets sait qu'elle peut être dangereuse, en particulier à cause des phénomènes de projection.

La violence de la rencontre à laquelle nous sommes parfois confrontés fragilise le psychisme et sème la confusion. Les mécanismes de défense des personnalités borderline sont primitifs, faits d'identifications projectives et de clivages qui risquent d'entraîner chez les professionnels de fortes réactions émotionnelles. Margaret Little, dans "Le contre-transfert et la réponse qu'y apporte le patient" ¹³ de 1951, précise : "*Chacun d'eux représente un miroir différent contenant à la fois une série de projections répétées et d'autres, nouvelles et inédites.*" Ainsi, c'est bien l'enchevêtrement de ces différents mouvements qui est mis en évidence. Nous pouvons donc être exposés à vivre des angoisses faites de réminiscences individuelles et collectives.

Ce que l'on a peur de voir dans son inconscient risque d'être révélé par autrui. Dans ce cas, les antennes hypersensibles deviennent des capteurs prêts à aspirer chez l'autre ce que nous refusons de voir en nous-mêmes.

Conclusion

Je remercie madame Nicole pour la sincérité de son témoignage qui nous aura apporté matière à réflexion.

Ainsi, nous savons que la dissociation traumatique peut provoquer une anesthésie émotionnelle qui permet de devenir spectateur de soi-même. La conscience est altérée car la gravité des événements est sous-estimée. Par la suite, la trace intrapsychique laissée par l'agresseur crée une hypertrophie du regard désignant la victime comme proie potentielle. Choc du regard qui annonce la violence de la rencontre.

Cependant, l'histoire personnelle ne peut expliquer en totalité les phénomènes de répétition. La collectivité de l'intérieur, comme la définit Jung, suppose l'existence d'archétypes tels que l'ombre qui, bien qu'elle ne corresponde pas à l'idée que nous nous faisons de nous-mêmes, fait partie intégrante de notre personnalité.

Le clivage guette le sujet dès lors qu'il s'éloigne de ce qui fonde son unicité. De fait, il n'évoque plus la séparation avec le bon et mauvais objet mais entre l'ombre et l'image que nous souhaitons conserver de nous-mêmes.

Dès lors, en dehors de l'analyse des rêves, le travail sur les symboles dans l'immédiateté de l'accompagnement semble pertinent. En conséquence, nous souhaitons intégrer cette dimension à nos recherches futures.

¹² Paul Fustier, "Le Deuil du plein", *Sauvegarde de l'Enfance*, n°2, juin 1992.

¹³ Margaret Little, "Le contre-transfert et la réponse qu'y apporte le patient", in M. Little, *Des états limites. L'alliance thérapeutique*, Ed. des Femmes, 1992.

Maryse Maligne
Enseignante-chercheuse en psychopathologie
m2806@club-internet.fr
<http://maryse-maligne.com/>